

THINKING SUSTAINABILITY PRIZE

Regard d'auteur

Luisa Elvira Belaunde Olschewski

Les images chantent aussi : la photo-broderie dans le multivers

Traduction française

Les photographies chantent aussi. Leur voix est un fil brodé sur leur corps de papier. Ces mots me viennent à l'esprit lorsque je vois le travail artistique d'Ana Elisa Sotelo et de Sadith Silvano. La série de photo-broderies *Portraits of the Multiverse* est née de la confluence de deux épistémès graphiques différentes qui se sont rencontrées à la rivière Bouillante en Amazonie péruvienne, dans le bassin de l'Ucayali, terre du peuple Shipibo-Konibo. Ana Elisa s'y est rendue en quête de guérison grâce à des médicaments amazoniens ancestraux fabriqués à partir de l'écorce des arbres Came Renaco qui poussent sur ses rives. Lorsqu'elle suivait sa thérapie par les plantes, elle réalisa des photos du sanctuaire de la rivière et de sa vapeur. De retour à Lima, elle a apporté ses photos à Sadith à Cantagallo, la communauté urbaine Shipibo-Konibo située dans le cœur pollué et agité de la capitale.

« Dites-moi ce que vous voyez dans ces photos que j'ai prises de ma relation avec la rivière et ses plantes », lui a-t-elle demandé en lui expliquant qu'elle avait bu du Came Renaco et de l'Ayahuasca au cours de son voyage de guérison. « J'ai ressenti beaucoup de choses, mais je ne sais pas ce qui s'est passé. Je ne pouvais que prendre des photos de ce que je voyais, en tant que visiteur ».

Sadith a regardé les photos avec les yeux de quelqu'un qui a été élevé dans une famille de visionnaires. Depuis son enfance, elle a grandi entourée de Kené et a appris à le trouver, même s'il n'était pas visible, guidée par les compétences visionnaires qu'elle a héritées de ses aînés. Lorsque Ana Elisa lui a suggéré d'intervenir avec son art ancestral dans ses photos, Sadith a patiemment emprunté le chemin de la broderie, ouvrant les pores du papier avant d'y faire passer le fil.

Le Kené est un langage visuel de motifs géométriques composés de traits d'épaisseur et de couleur variables générant des jeux de lumière et des contrastes entre le fond et la figure. Son but n'est pas tant de reproduire explicitement les figures des êtres qui l'entourent, que de reproduire ce qui rend ces êtres capables d'agir. Le Kené accroche le regard, l'obligeant à compléter les figures qui s'insinuent entre les lignes sans jamais rester figées.

Contrairement à la photographie, il ne capte pas la lumière des êtres environnants pour en révéler l'image, mais révèle et nettoie leurs circuits énergétiques habituellement invisibles, en les éclairant par des traces de couleur. Cette énergie pleine et brillante, ou koshi comme l'exprime le shipibo-konibo, est une caractéristique essentielle des

puissants êtres cosmiques à la peau brillante, qui leur confère une beauté hypnotique et féroce. C'est le cas des taches sur les anacondas et les grands félins, deux animaux qui se trouvent au sommet de la chaîne de prédation de la forêt, ou de la trajectoire étoilée du firmament et des veines des feuilles des plantes qui confèrent la santé, la pensée et les compétences.

Le travail d'entrecroisement de la photographie et de la broderie s'est fait en polyphonie, tantôt avec des mélodies convergentes, tantôt avec des parcours indépendants. « L'eau est pour moi un espace de guérison très puissant », affirme Ana Elisa, qui nage régulièrement et dont l'eau est un motif constant dans son travail. Sur les photos prises par Ana Elisa, Sadith a vu, dansant sur la vapeur du fleuve, les dessins de Ronin, la « mère » cosmique de l'eau et de l'Ayahuasca. Selon Ana Elisa, lorsqu'elle a bu de l'Ayahuasca dans le cadre de sa thérapie, la plante elle-même a « appelé d'autres plantes » à venir participer à sa guérison. Sadith avait également bu de l'Ayahuasca. « Dans mon cas, j'ai pu parler avec la mère Ayahuasca, qui est La Abuelita (la grand-mère attachante). Elle m'a dit qu'il existait plusieurs types de motifs de Kené, des plus ancestraux aux plus contemporains. Chaque femme travaille à sa manière en suivant son inspiration ». C'est pourquoi Sadith a brodé sur l'image d'une feuille d'Ayahuasca avec des fils rouges, jaunes et verts, des motifs courbes plus récents ainsi que des motifs plus anciens avec des angles droits, en plaçant leurs lignes « face à face ». Cette « dualité », explique-t-elle, « nous représente, nous, les humains ».

À chaque nouveau tableau, chaque artiste a raconté sa propre vie. Tandis qu'Ana Elisa a vu qu'elle avait pris une photo de sa main étendue demandant l'aide de la rivière et des plantes, Sadith a vu que sa propre main était représentée comme un véhicule du savoir de sa mère et de sa sœur. « Notre main est magique ; vous recevez, vous donnez aussi. C'est grâce à l'énergie de ma main que je suis aujourd'hui la femme que je suis. Je peux faire ce que je veux, grâce à mon Kené ».

Le flux de Kené que Sadith a brodé sur le tableau se déplace pour rencontrer la main d'Ana Elisa. Les dessins entrent dans la photographie par son cadre avec une ligne épaisse teintée de bleu, qui se déplace par étapes avec des angles brisés et se superpose à une ligne dorée plus fine, qui se déplace en courbes. Les deux fils se placent sur la paume de la main en formant un motif en forme de tête. Ensuite, la broderie dorée s'effiloche sur le poignet. Elle donne l'impression de flotter au-dessus de ses veines ou, selon le point de vue, de jaillir de son sang comme une source de Kené dansant vers le ciel. Ce jeu de perspectives est ce que Sadith appelle le « face à face » : elle s'applique partout, aux courbes et aux cassures, aux épais et aux minces, à ce qui reçoit et à ce qui donne, à ce qui vient et à ce qui s'en va. Chaque chose a sa paire. La « dualité » engendre partout le dynamisme perceptif de l'art Shipibo-Konibo. L'esthétique fantomatique de la rivière capturée par l'objectif de l'appareil photo contraste avec les traits nets du Kené que l'appareil photo n'a pas vu, remettant en question ce qui est réel.

Représenter le multivers peut signifier essayer d'englober toutes les versions des mondes qui le composent, mais ce n'est jamais possible. Chaque version a son autre face, qui n'est jamais que son image inversée ; et lorsqu'une face est vue plus clairement, l'autre s'affaïsse et se transforme, dans un jeu incessant entre l'arrière-plan et la figure. Le Kené invite le spectateur à se laisser porter par la multiplicité, sachant que le visible et l'invisible coexistent dans le mouvement et ne peuvent jamais être enfermés dans une image fixe et complète. Dans le dernier tableau de la série, la cape brodée qui orne la queue de la baigneuse/sirène « me représente », ont déclaré les deux artistes. Ana Elisa s'est représentée en train de nager dans son « espace de guérison » préféré et Sadith y a vu sa propre image, « mon

propre pouvoir, mon gagne-pain ». Comme le manteau d'une sirène, explique-t-elle, « le Kené est mon fidèle compagnon. Il ne me quitte jamais ». Elle vit et travaille aujourd'hui à Lima, mais même au milieu des frénésies urbaines, son Kené débloque les énergies curatives cachées dans le tableau d'Ana Elisa. Leur broderie photographique jette des sorts. Elle nous enveloppe des ondes respiratoires de l'Amazone.

J'aimerais aussi être une sirène. C'est peut-être pour cette raison qu'une phrase aussi dissonante me vient à l'esprit : les photographies chantent aussi. Leurs corps inspirent et expirent avec l'aiguille du Kené. Cette série de photo-broderies est une œuvre magistrale de créativité et de réflexion, chaque artiste expérimentant ses techniques dans un pas de deux, « face à face ».

Luisa Elvira Belaunde Olschewski